

Note d'intention

Quand tu transitionnes, tu redécouvres ton monde.

Tu te retrouves à essayer de raisonner avec un parent pétri de conceptions dogmatiques qui te rejette comme la peste.

Tu comprends qu'être une femme, à fortiori une femme trans, c'est dangereux pour ta survie car tu n'existes ni pour la police ni pour les institutions.

On te propose toujours de monter dans le van, peu importe les valeurs invoquées, pour aller te faire enfermer dans une autre chambre. Ça fait des centaines d'années que tout le monde fait le genre d'une certaine façon et toi, tu veux faire différemment ?

Soit tu résistes et tu prends ta liberté en perdant tout.

Soit tu baisses les bras et tu meurs, plus ou moins rapidement.

Voilà où Zoé se trouve. Où je me suis trouvée. Où on s'est toutes trouvées.

Pour moi, ce qui blesse le plus, c'est de s'égosiller contre une porte fermée et voir les murs de son monde rétrécir pendant qu'on essaie de trouver le courage de se sauver soi-même des autres.

Je pense que cette situation parle à tout le monde, LGBT ou non, jeune ou non, pauvre ou moins pauvre et je veux parler à tout le monde avec ce court-métrage.

Juste une fille vise à sensibiliser l'audience au vécu des personnes trans réprimées par leur communautés, leur famille et envoyées dans ces camps. C'est une fiction basée sur des témoignages de tragédies similaires qui ne sont pas loin derrière nous. Les thérapies de conversion ainsi que leur promotion n'ont été totalement interdites et bannies qu'en 2022 en France. Elles sont encore légales dans d'autres pays européens de l'espace Schengen (accessibles en voiture). Le discours chrétien, c'est celui d'où je viens. Ailleurs, ce sont d'autres dogmes qui justifient autant de violence. Si ce film a une raison d'être, c'est participer par l'éducation populaire qu'est le cinéma de fiction à d'endiguer un retour en arrière violent de nos droits et protections dans le climat politique actuel.

J'ai choisi d'écrire ce huis-clos dans une seule chambre d'adolescent, personnifiée, qui devient tour à tour un refuge, un havre d'intimité, une prison, puis une impasse. Le fantasme ado de la fugue d'un monde trop petit qui devient en quelques minutes une lutte pour la survie dans un piège vicieux.

Le scénario se déroule quasiment en temps réel avec une seule protagoniste à l'écran tout du long qui est poussée dans ses retranchements émotionnels et intellectuels. Elle fait face à sa mère, Marie-Claire, qui se victimise et la met dans la position de perpétratrice de la violence. Ce que les anglosaxons appellent le *gaslighting*. Technique incontournable du répertoire des religieux, sectes et de la droite réactionnaire aujourd'hui pour pousser l'autre à l'erreur.

Face à Damien, instrument d'un piège qui le dépasse, Zoé va finalement assumer la maturité émotionnelle qui vient avec son vécu trans et faire preuve de pédagogie en le mettant face à son propre reflet.

Visuellement, ce tableau adolescent fait d'inserts et de compositions visuelles épurées, deviendra progressivement un cauchemar frénétique. Je veux des couleurs froides pour les murs de la chambre et du mobilier en bois sombre à l'image du monde dans lequel Zoé à grandi. Un décor typique de chambre d'ado réchauffée par des lumières chaudes de lampes kitchs existant dans le décor.

Le court commencera par des cadres classiques sur trépied puis l'introduction d'un objectif fisheye déformera et réduira la pièce. Un montage plus abrupt accompagnera l'escalade narrative avec toujours un retour à la porte fermée de la chambre et sa mère qui lui parle de derrière. Plus la menace du camp et l'angoisse d'un futur volé seront présentes, plus la caméra se rapprochera de Zoé avec un passage en caméra épaule définitif pour le coup de téléphone à la police. Le film se finira par un panneau sur cette fenêtre ouverte. Un saut de la foi dans l'inconnu pour Zoé qui a trouvé la force de se sauver.

Je crois profondément au pouvoir que possède la fiction de mettre le spectateur dans la peau d'un autre, de lui faire vivre des épreuves nouvelles et de le rendre plus empathique avec autrui. Cette anticipation terrifiante de l'enlèvement pour le camp et les horreurs qui attendent Zoé mélangent les tropes classiques du thriller et le drame social. Embrasser le cinéma de genre me permet de puiser dans l'imaginaire collectif pour faciliter l'immersion du spectateur non concerné. Qu'IL se retrouve pris dans l'histoire d'une protagoniste nouvelle et un enjeu de survie concret auxquels IL pourrait être totalement hermétique autrement.

Enfin, c'est parce que Zoé résiste en criant à travers la porte que je souhaite travailler spécifiquement avec une jeune femme trans ou non binaire en parcours de transition hormonale qui n'a pas encore fait de rééducation orthophonique pour féminiser sa voix. Cette dissonance est un facteur de dysphorie de genre qui fait que beaucoup de jeunes femmes trans se retranchent en ligne où elles peuvent exister sans leur voix. Dans *Juste un Fille*, j'assume de challenger le spectateur en poussant au premier rôle une représentation de femme trans authentique.

Le film sera intentionnellement dépouillé de musique pour se concentrer sur les voix, les respirations, les bruits de l'environnement pour créer une impression d'un monde "trop" réel jusqu'au silence inquiétant d'une chambre après minuit.

Quand on nous voit à l'écran, c'est le plus souvent tuées à la fin, démonisées, glamourisées, poétisées, ridiculisées, fantasmées, étudiées, humiliées. On n'est trop rarement juste des filles qui veulent vivre contre un monde qui nous est hostile et je veux changer ça.